

CORRIGE LECTURE LINEAIRE N° 2

Nathalie SARRAUTE, Pour un oui ou pour un non, (La taupe)

INTRODUCTION

Dès sa première œuvre Tropismes, publiée en 1939, Nathalie Sarraute (1900-1999) s'intéresse à ces « *mouvements indéfinissables* » qui sont enracinés dans l'expérience de chacun de nous. Nous retrouverons cette thématique dans ses romans mais aussi dans son œuvre théâtrale qu'elle débute tardivement avec Silence en 1964, pièce écrite à la demande d'une radio allemande. Six autres pièces suivront, jusqu'à Pour un oui ou pour un non, dernière pièce de l'auteure (1982), elle aussi initialement conçue comme pièce radiophonique avant d'être représentée sur scène en 1986. C'est l'œuvre la plus jouée de Sarraute. Pièce sans acte ni scène, et sans action au sens traditionnel puisque elle est ici « *remplacée par un flux et reflux du langage* » comme le précise Sarraute elle-même.

La pièce débute *in medias res* : Un ami (H1) rend visite à un autre (H2) car il trouve qu'une distance s'est instaurée entre eux qu'il ne comprend pas. Progressivement nous apprendrons que la distance prise par H2 est due au ton d'une petite phrase prononcée par H1 : « *c'est bien... Ça* ». Peu à peu, les personnages vont exprimer « *ce que d'ordinaire on ne dit pas* », révéler les non-dits et les interprétations de chacun. Au fil de la pièce, le conflit s'intensifie.

Le passage que nous allons étudier se situe vers la fin de la pièce et constitue le point culminant du conflit : H.1 et H.2 en arrivent à la conclusion qu'ils appartiennent à « *deux camps adverses* ».

Aussi nous nous demanderons au cours de notre analyse comment Nathalie Sarraute parvient à montrer que, sous ce qui semblait être un simple malentendu amical, se cache en réalité la violence des relations sociales et l'opposition fondamentale entre deux visions du monde incompatibles.

Mouvements du texte

1. **La prise de conscience de H2** de « *Mon Dieu !* » à « *C'est toi ou moi* »
2. **La confrontation des valeurs** de « *Là tu vas fort* » à « *Non...* » :
3. **Le dévoilement du jugement social et la résistance d'H2** de « *Si. Je vais le dire pour toi* » à « *j'y suis trop bien* » (Métaphore de la taupe)

ANALYSE

H.2 : Mon Dieu ! et moi qui avais cru à ce moment-là... comment ai-je pu oublier ? Mais non, je n'avais pas oublié... je le savais, je l'ai toujours su...

Constat d'H2 ; Ce qui était refoulé « *j'avais oublié* » devient soudain évident « *je n'avais pas oublié* » répétition (en fait polyptote « *savais* »/ « *su* ») + construction fragmentée = agitation intérieure du personnage .

Adverbe de temps « *toujours* » illustrant le passage des sentiments enfouis mais existants, vers la surface de la conscience. Le pronom « *le* » ne nomme toujours pas le conflit mais en annonce le terme.

H.1 : Su quoi ? Su quoi ? Dis-le.

L'insistance d'H1 en répétant x 2 la même question (qui relance « *je l'ai toujours su* ») montre qu'il mesure la gravité de la situation + IMPÉRATIF qui montre son impatience, son inquiétude

H.2 : Su qu'entre nous il n'y a pas de conciliation possible. Pas de rémission...C'est un combat sans merci. Une lutte à mort. Oui, pour la survie. Il n'y a pas le choix. C'est toi ou moi.

H2 semble avoir décidé de rompre.

La construction syntaxique de la réplique le montre :

Absence de verbe au début *“Su qu'entre nous...”* qui donne une impression de vérité brute

Phrases courtes et saccadées , 4 sont à la forme négative : *« pas de conciliation ; Pas de rémission.. »*

Gradation dans la violence des termes : *“pas de conciliation”* → *“combat sans merci”* → *“lutte à mort”* → *“survie”* = **champ lexical du combat**. Et de la maladie *« rémission »*

“survie” donne au conflit une **dimension existentielle** : préserver son identité profonde face à l'autre.

Points de suspension qui marquent une respiration avant l'escalade finale

Conclusion lapidaire *“C'est toi ou moi”* qui résume la violence du conflit, ne permet aucun compromis.

Cette réplique reflète parfaitement **l'impossibilité de toute réconciliation**. La tension entre les personnages, jusque-là implicite, se manifeste clairement. (// avec Sartre *“L'enfer, c'est les autres”*, où l'autre menace ma propre existence).

H.1 : Là tu vas fort.

Choc pour H1 qui n'avait visiblement pas mesuré l'état de leur amitié

H.2 : Mais non, pas fort du tout. Il faut bien voir ce qui est : nous sommes dans deux camps adverses. Deux soldats de deux camps ennemis qui s'affrontent.

H2 affirme son désaccord par les négations **Mais non, pas fort du tout.**

Il poursuit et développe insistant sur le lexique **de la guerre** : métaphore militaire *“camps adverses”*, *“soldats”*, *“camps ennemis”* pour illustrer le conflit ; La répétition de “camps” qui accentue la division

Le conflit n'est plus présenté comme une simple dispute mais comme l'affrontement de deux visions du monde incompatibles : **deux camps adverses ; deux camps adverses. Deux soldats de deux camps ennemis qui s'affrontent.**

H.1 : Quels camps ? Ils ont un nom.

Rationalisme de H1 qui a besoin que les choses soient claires, nommées... Il a 1 vision ordonnée et structurée du monde ; et c'est d'ailleurs ce qu'il va lui renvoyer H2

H.2 : Ah, les noms, ça c'est pour toi. C'est toi, c'est vous qui mettez des noms sur tout. Vous qui placez entre guillemets... Moi je ne sais pas.

Ah, les noms, ça c'est pour toi = rejet de la vision du monde, trop classifiée de H1

Le passage de « *toi* » à « *vous* » qui renvoie H1 à sa caste, à sa classe...

Le rappel des « *guillemets* » source de conflit déjà évoquée au début de la pièce sur l'emploi (« Poète/poétique »

Moi je ne sais pas : la négation insiste sur une utilisation différente du langage qui correspond à une vision différente du monde : l'une rationnelle, l'autre intuitive. C'est là que se situe l'incompatibilité fondamentale entre H1, et H2

H.1 : Eh bien, moi je sais. Tout le monde le sait. D'un côté, le camp où je suis, celui où les hommes luttent, où ils donnent toutes leurs forces... ils créent la vie autour d'eux... pas celle que tu contemples par la fenêtre, mais la "vraie", celle que tous vivent. Et d'autre part... eh bien...

H.2 : Eh bien ?

H.1 : Eh bien...

H.2 : Eh bien ?

H.1 : Non...

Pour H.1 aussi, il y a opposition entre 2 mondes : le sien « *son camp* » pour lequel il emploie des termes valorisants et qui est celui de l'action, de l'engagement, de la création : « *les hommes luttent* », « *donnent toutes leurs forces* » « *ils créent la vie autour d'eux* ». C'est donc un monde productif du créatif ;

H1 va donc opposer cette « vraie » vie à celle d'H2 ... contemplateur passif « pas celle que tu contemples par la fenêtre.

Par le jeu sur le singulier et les pluriels : « *les hommes* » : « *tous vivent* » VS « *tu* » H1 exclut H2 de cette vie « *vraie* » ; il en fait un marginal voire un parasite...

La métaphore de la fenêtre suggère une séparation, une distance avec la « vraie vie »

H.1 ne va pas au bout de sa pensée : **eh bien...** = réticence à formuler un jugement trop brutal

Il a sans doute conscience de la violence de ses propos ; d'où le « *non...* »

H.2 : Si. Je vais le dire pour toi... Eh bien, de l'autre côté il y a les "ratés".

L'adv « *Si* » en début de phrase marque une affirmation forte en opposition avec H1

H.2 en verbalisant ce qu'il pense être le jugement implicite de H.1 à son égard, révèle le **non-dit**, la sous conversation. Le terme « *ratés* » qui clôt la réplique témoigne du mépris qu'il pense lire dans les propos et l'attitude d'H1

Ici, c'est H.2 qui prend l'initiative d'exprimer ce qu'il croit être la pensée de H.1, s'appropriant ainsi le discours de l'autre

H.1 : Je n'ai pas dit ça. D'ailleurs, tu travailles...

Dénégation immédiate de H.1 qui refuse d'assumer les propos que H.2 lui attribue

L'utilisation de « *d'ailleurs* » montre qu'il tente de nuancer l'opposition qu'il a énoncé plus haut.

Il s'appuie pour cela sur une réalité objective « *tu travailles* »

Mais les points de suspension, contredisent cette tentative de justification, ils suggèrent une hésitation, comme si H.1 n'était pas totalement convaincu par son propre argument

H.2 : Oui, juste pour me permettre de vivoter. Je n'y consacre pas toutes mes forces.

La réponse de H2 marque à nouveau la scission entre leurs deux mondes en opposant « *juste/vivoter* » et la négative « *je n'y consacre pas toutes mes forces* » qui est une critique implicite du mode de vie de H1

H.1 : Ah ! tu en gardes ?

Ah ! marque une fausse surprise et la brièveté de la question lui donne une dimension accusatoire.

H.2: Je te vois venir... Non, non, je n'en "garde" pas...

Nouveau refus de H2,

H.1 : Si. Tu en gardes. Tu gardes des forces pour quoi ?

La réplique de H1 débute par un adverbe d'affirmation « SI » fort et accusateur . H1 est intrusif et insistant «*SI tu en gardes . Tu gardes...* »

Ce qui va provoquer une réaction de colère chez H2

H.2 : Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Pourquoi faut-il que tu viennes toujours chez moi inspecter, fouiller ? On dirait que tu as peur...

La réplique s'ouvre sur une question accusatoire *Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?*

H2 poursuit en réemployant des termes déjà présents dans la scène avec les voisins "*Pourquoi faut-il que tu viennes toujours chez moi inspecter, fouiller*" Les termes "*chez moi*", "*inspecter*", "*fouiller*" et la récurrence de ce comportement « *toujours* » délimite un territoire mental que H.2 considère comme violé par H.1.

H2 lance alors une explication possible, au conditionnel : "*On dirait que tu as peur...*" qui inverse le rapport de force

H.1 : Peur ? Peur !

Le point d'interrogation ? Et le point d'exclamation ! signalent l'étonnement, suivi de l'indignation de H1

H.2 : Oui, peur. Ça te fait peur : quelque chose d'inconnu, peut-être de menaçant, qui se tient là, quelque part, à l'écart, dans le noir... une taupe qui creuse sous les pelouses bien soignées où vous vous ébattez... Il faut absolument la faire sortir, voici un produit à toute épreuve : "C'est un raté." Aussitôt, vous le voyez ? le voici qui surgit au-dehors, il est tout agité : "Un raté ? Moi ? Qu'est-ce que j'entends ? Qu'est-ce que vous dites ? Mais non, je n'en suis pas un, ne croyez pas ça...

voilà ce que je suis, voilà ce que je serai... vous allez voir, je vous donnerai des preuves..." Non, n'y compte pas. Même ça, même "un raté", si efficace que ça puisse être, ne me fera pas quitter mon trou, j'y suis trop bien.

a)H.2 : Oui, peur. Ça te fait peur : quelque chose d'inconnu, peut-être de menaçant, qui se tient là, quelque part, à l'écart, dans le noir... une taupe qui creuse sous les pelouses bien soignées où vous vous ébattez...

H.2 accuse alors H.1 (et par extension, la société conformiste) d'avoir peur de ce qui échappe à leurs catégories. L'image de "*quelque chose d'inconnu, peut-être de menaçant, qui se tient là, quelque*

part, à l'écart, dans le noir” et le rythme ternaire « , *quelque part, à l'écart, dans le noir*” illustre cette **angoisse face à l'altérité** et fait des **choix d'H2 une menace pour le monde de H1**.

H.2 va utiliser une **métaphore filée** et se comparer à une **taupe**, symbolisant sa position marginale et son refus des normes sociales ;

La métaphore des *“pelouses bien soignées”* représente l'ordre social que H.1 cherche à préserver : Or H.2 se positionne comme une force *subversive “une taupe qui creuse”* qui **menace cet ordre établi**. Cf opposition « *une taupe/ vous vous ébattez* ».

b) Il faut absolument la faire sortir, voici un produit à toute épreuve : "C'est un raté."

il faut donc éliminer la taupe « *Il faut absolument la faire sortir* ».le produit miracle à utiliser, le traiter de « *raté* »

Le mot va produire l'effet attendu : la taupe sort de son trou...

c) Aussitôt, vous le voyez ? le voici qui surgit au-dehors, il est tout agité : "Un raté ? Moi ? Qu'est-ce que j'entends ? Qu'est-ce que vous dites ? Mais non, je n'en suis pas un, ne croyez pas ça... voilà ce que je suis, voilà ce que je serai... vous allez voir, je vous donnerai des preuves..."

H2 va illustrer son propos par un **dialogue fictif** au discours rapporté direct qui poursuit la métaphore ;

H.2 exprime ainsi la réaction de la « taupe » qui dans un premier temps va d'abord **nier son statut de « raté »** signalé par une série de questions rhétoriques : « *Un raté ? Moi ? Qu'est-ce que j'entends ? Qu'est-ce que vous dites ?* » et finir sur une dénégation *Mais non, je n'en suis pas un, ne croyez pas ça... »*

Puis vient la soumission aux valeurs du monde de H1 : « *voilà ce que je suis, voilà ce que je serai... vous allez voir, je vous donnerai des preuves... »*

Le passage du présent « *je suis* » au futur « *je serai* » puis au futur proche « *je vous donnerai* », illustre ce qui est attendu par H1 et ses pairs : que le « raté », le marginal, accepte de se plier à leurs valeurs.

d) Non, n'y compte pas.

La fin de la réplique montre le refus catégorique de H2 de se plier à cette volonté ; « **Non, n'y compte pas** » négation absolue suivie d'une négation verbale à l'impératif qui prolonge et renforce le refus initial ; c'est sans appel

Cette négation marque **une rupture nette dans le discours**. C'est un acte de résistance explicite en opposant **un refus catégorique aux attentes de H.1** et, par extension, **à la pression sociale** qu'il représente. Par cette négation, H2 affirme son identité

(cf refus de l'être-pour-autrui sartrien, le rejet de se définir par le regard d'autrui)

e) Même ça, même "un raté", si efficace que ça puisse être, ne me fera pas quitter mon trou, j'y suis trop bien.

Retour au « je » : « *ne me fera* », « *j'y suis* » = H.2 défend une forme d'authenticité existentielle contre le conformisme social

La conclusion "*j'y suis trop bien*" est une **déclaration d'indépendance**. H.2 revendique sa position en marge de la société comme **un choix délibéré et satisfaisant**.

H.2 verbalise clairement **l'opposition entre sa vision du monde et celle de H.1** et défend une forme d'authenticité existentielle contre le conformisme social

Cette réplique marque donc **l'émancipation définitive de H.2** face aux tentatives de catégorisation de H.1 et **donc l'impossibilité de réconciliation véritable** entre les deux visions du monde

CONCLUSION (à faire)

Ainsi Nathalie Sarraute dans ce passage de Pour un oui ou pour un non, parvient à dévoiler les mécanismes profonds qui sous-tendent les relations humaines. Ce qui semblait n'être qu'une simple brouille entre amis se révèle être la confrontation de deux mondes aux valeurs irréconciliables.

Les mots sont bien des armes pour deux « camps » opposés : celui de l'action et de la production sociale valorisé par H.1, face à celui de la contemplation et de la marginalité revendiqué par H.2.

Le besoin de catégorisation de H.1 contre le refus des étiquettes de H.2.

Enfin, la force de la métaphore de la taupe pour montrer la violence des normes sociales dominantes sur ceux qui s'en écartent.

Ouverture : à vous de voir